





HEXES

## *Sur l'autrice*

Agnieszka Szpila est née en 1977 en Pologne. Diplômée en cultural studies, elle est écrivaine, scénariste et activiste. Elle fait ses débuts en littérature en 2015 avec la publication d'un récit, *Łebki od Szpilki* (non traduit). Son premier roman, *Bardo* (non traduit), paraît en 2018 et devient rapidement un best-seller. Son deuxième roman, *Hexes*, dont les droits ont été vendus en huit langues, finaliste du prestigieux prix Nike, adapté au théâtre, a connu un très grand succès auprès du public polonais et été ovationné par la critique.

Agnieszka Szpila

# HEXES

Roman

Traduit du polonais par  
Cécile Bocianowski

**NOTAB/LIA**

Le personnage de Heinrich Babel est inspiré de l'inquisiteur  
Heinrich Franz Boblig von Edelstadt (1612-1698).

© Les éditions Noir sur Blanc, 2024,  
pour la traduction française  
Titre original : *Heksy*

© Agnieszka Szpila,  
MMXXI Wydanie I Warszawa MMXXI.

This edition published by arrangement with Book/Lab  
Agency in conjunction with their duly appointed agent  
Agence Deborah Druba, Paris, France. All rights reserved.

© Visuel : Paprika  
Image de couverture © Daniel Zarewicz

ISBN : 978-2-88983-037-4

*À mes filles, Milena, Helena, Jagoda,  
et à toutes mes merveilleuses amies...*





## AU COMMENCEMENT...

« Szpila, me dit Zajdel, le roseau a un rhizome souple, moelleux, merveilleux. Rien ne t'oblige à te masturber avec quelque chose de dur... »

Maintenant imagine, toi qui es comme moi, ou juste un peu différente parce que tu as un grain de beauté sur la fesse gauche et pas sur la droite, des yeux bleus et pas verts, quelques centimètres de plus ou de moins à la taille ou à la poitrine, des cheveux plus ou moins courts, dans ton cœur plus ou moins d'humilité et d'angoisse parce qu'un cri reste coincé en travers de ta gorge, que l'amertume et la bile envahissent ton foie... Ce foie *capital city* de nos émotions dominées par une foutue fureur omnipotente, submergeante et pas seulement génétique, qui, au moins une fois par mois, déclenche un incendie tel que les montagnes brûlent, les forêts brûlent, les chaumières, les granges brûlent et les casernes des pompiers aussi, avec leurs camions aux sirènes hurlantes en pleine alerte incendie, et avec ça les hôtels de luxe, les palais de la culture et les palais de la honte, les ponts, les viaducs, les rues et les centrales électriques, les foutues mines de charbon – prolongements de ce yang masculin qui creuse dans la sainte chatte de notre Planète Mère avec son énorme burin. Une

foutue fureur qui te donne la force de vivre, mais qui te l'ôte aussi, en t'empêchant à jamais de te sentir sereine. Une fureur si ardente qu'elle illumine ton chemin. Une fureur à laquelle tu t'accroches pour ne pas ressentir de nouveau la douleur. Une fureur dirigée contre trois P : le pénis, la politique et le patriarcat, qui sont tous trois une forme de violence – la violence économique et physique, celle de l'industrie porno, et de l'industrie en général qui, en tant que telle, est la plus grande forme de violence exercée envers notre Terre-Mère offensée par les trois P. Une fureur à l'épicentre de ton brasier, que tu alimentes de temps en temps de tes espoirs brisés, de tes rêves et de tes désirs, et même parfois des enfants que tu as mis au monde, par accident ou par grand amour, et qui t'ont donné tellement de fil à retordre que tu as supplié en pensée qu'une assistante sociale vienne te les enlever pour extrême négligence. Une fureur qui te monte aux yeux chaque fois que tu n'es pas d'accord et que personne ne t'écoute. Une fureur qui mettra bientôt le feu aux temples de toutes les religions dont on t'a rayée ou chassée simplement parce que ton sang menstruel n'est pas halal, putain. Une fureur qui embrasera les bancs de bois du parlement, les innombrables dossiers, tous ces documents qui se sont ligüés contre tes affaires et ta vie. Une fureur sur laquelle se consumeront les crânes empalés des amants et des maris dépravés par le patriarcat, l'industrie et la pornographie.

Dis-toi que Zajdel a raison. Que le temps est venu d'arrêter de désirer ce qui est dur, gonflé, dressé, en érection. Que ce n'est qu'en fermant cette vulve dont on a abusé jusqu'aux limites de l'imaginable, en fermant ton centre le plus tendre, qui est aussi le centre du monde, que tu pourras réellement avoir une influence sur l'avenir de la planète.

Que grâce à cet acte, appelé plus loin ENSERREMENT, tu mettras fin à ce qui, jour après jour et nuit après nuit, aspire la vie de notre Mère violée, ce qui l'humilie au-delà du supportable : les mines de charbon, les raffineries, les centrales thermiques, les émissions de gaz toxiques, la glorification de la merde. L'industrie porno qui ne cautionne que ce qui bande. Même métaphoriquement. Ce qui se dresse, pas ce qui rampe. C'est grâce à toi que pourra enfin disparaître ce qui est en érection et naître ce qui est humide, tendre, élastique et moelleux. Grâce à toi, si tu refuses à présent de prendre part, ne serait-ce que *via vagina*, à ce jeu auquel tu ne gagneras de toute façon jamais. Tu n'y gagneras jamais parce que tu resteras sagement assise sur le banc de touche à attendre un changement.

Toi qui es semblable ou presque semblable à moi, à ma mère, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère ou à la sœur que je n'ai pas mais que tu deviens quand tu te rappelles que, mère biologique mise à part, ta première mère est la Terre-Mère, c'est toi la véritable héroïne de cette

histoire, même si tout comme moi tu n'y verras jamais figurer ton nom.

Seras-tu celle qui décidera de mettre un terme à tout ça ? Et ce, peu importe le prix à payer ?

I.

HISTOIRE DE LA FOLIE  
D'ANNA SZAJBEL



## Du feu-fureur annonciateur

Sur la grand-place rectangulaire, où les tours des églises et du grand hôtel de ville richement orné dépassent de loin les toits des somptueuses maisons bourgeoises, déambulaient des hommes et des femmes habillés à l'ancienne : les femmes étaient vêtues d'amples jupes longues qui leur tombaient jusqu'aux chevilles, de chemisiers blancs brodés, dont le col était agrémenté d'une fraise, et dotés de manches bouffantes cousues de fil de soie ; les hommes, eux, portaient de très longs pantalons qu'ils enfonçaient dans leurs chaussures ornées de boucles, ou des culottes courtes laissant apparaître leurs mollets gainés de collants, des chemises, des gilets et des caftans de fête, la tête coiffée de chapeaux élégants. Dans les rues tortueuses recouvertes de pavés, à l'ombre des demeures à trois niveaux des riches bourgeois, qui, avec leurs greniers, rappelaient les bâtisses néerlandaises, et dont les toits étaient couverts de belles tuiles rouges sur lesquelles aimaient à camper de longues heures les pigeons et les moineaux, des chats flânaient paresseusement en direction du marché dans l'espoir d'attraper en passant un bout de lard aux abattoirs.

Le brouhaha de la grand-place, les gens qui affluaient par vagues avec toutes sortes d'articles

sur leurs chariots – de la volaille qui caquetait à tue-tête, du linge ouvré, des pièces de viande séchée, des cruches à ce point remplies de lait qu’elles débordaient en route, éclaboussant régulièrement les passants –, rien n’indiquait qu’un événement autrement extraordinaire que le marché avait lieu dans la ville.

La seule chose qui semait le doute était le grand nombre d’escouades de gardes postées sur la grand-place en ce simple jour de marché.

Soudain, les cloches de toutes les églises retentirent, de façon irrégulière, ce qui provoqua un plus grand trouble encore et vint entailler telle une lame le quotidien ordinaire et rassurant de la ville.

Lorsqu’elles commencèrent à sonner, le peuple, pressé par la garde montée, s’écarta pour former une sorte de haie. Que près d’une douzaine de femmes empruntèrent alors. Malgré la chaleur, elles avaient froid jusqu’aux os. Elles étaient complètement nues, de grandes croix expiatoires pendaient à leur cou, et leur crâne rasé était saupoudré de cendres. Pareilles à des spectres, à des mortes-vivantes rentrant de la guerre, elles traînaient les pieds, avançaient d’un pas incertain – leurs orteils avaient été écrasés, fracturés. Tout comme leurs doigts qui pendaient, inertes, et semblaient n’être retenus que par leur peau maculée de sang. Certaines saignaient de l’entrejambe ; chez d’autres, le sang s’écoulait de leur poitrine entaillée, de différentes parties de leur corps lacérées par un instrument tranchant.



On leur lançait des injures et du crottin de cheval, qui jonchait le sol en abondance sur la grand-place – et d’autant plus les jours de marché. Elles étaient surtout visées par les hommes ; les femmes, quant à elles, levaient tantôt les yeux au ciel, comme pour y chercher de l’aide, tantôt les rivaient au sol de honte, de culpabilité, ou pour une autre raison encore.

Une vieille femme qui vantait ses liqueurs à un client fit trois fois le signe de croix sur son front, tandis que les potiers, qui proposaient des culs-de-poule, des jattes et des cuillères d’argile pour attraper la pitance, se mirent à percuter leur vaisselle avec des louches, ce qui, accompagné des injures des bigotes, créa une cacophonie digne d’un charivari. Seuls les étrangers, qui vendaient des parfums dans des boîtes argentées richement ornées et des oiseaux exotiques, des canaris ou des perroquets, observaient ce déplorable cortège avec incrédulité et effroi.

Un groupe d’évêques en riches habits cousus de fils d’or et de pierres précieuses fermaient la marche, veillant à ce qu’aucune femme ne tentât de s’échapper. Les deux premières étaient celles qui marchaient avec le plus d’assurance, malgré leurs plaies. La tête fièrement relevée.

Soudain, devant la maison des Poids et Mesures apparut une construction dont elles ne pouvaient encore deviner l’usage. Faite de briques rouges, haute de huit pieds, elle était munie d’une porte en laiton si basse que, pour la franchir, il fallait

presque se plier en deux. En haut, à la place du toit, un paillage sur lequel étaient posées ici et là des bûches et des planches.

Ce n'est que lorsqu'on les conduisit toutes à l'intérieur qu'elles purent apercevoir quelque chose qui vint confirmer les vieux ragots qui circulaient en ville : la grille installée au plafond.

Celles qui supplièrent d'être décapitées obtinrent qu'on leur octroyât cette grâce. Le bourreau leur indiqua où poser la tête sur les souches d'arbre. Des dix ou douze femmes, moins de la moitié profitèrent de ce privilège. Les autres, dont les deux qui avaient marché en tête du cortège, voulaient être brûlées vives.

Lorsque la porte fut fermée et la grille enflammée du dessus, les femmes – bien que personne ne le vît depuis l'extérieur – se placèrent l'une sur l'autre, formèrent un tas de leurs corps, se collèrent si étroitement l'une à l'autre qu'on n'aurait pu glisser un brin de paille entre elles.

Avant que les flammes n'éclatent, les femmes se mirent à bouger délicatement, l'une sur l'autre, d'infimes mouvements de feuilles que le vent printanier vient effleurer. Chacun de ces mouvements venus de la base faisait naître l'envie de bouger chez celles du dessus, provoquant une avalanche de frissonnements invisibles et néanmoins perceptibles. Et cette absence de mouvement qui était mouvement malgré tout, quelque part à l'intérieur de cet organisme compact, de cette unité, produisit une flamme telle qu'au moment même de mourir,

un autre feu avait déjà éclaté en elles, un feu qui les embrasait de plaisir.

Elles semblaient savoir ce qu'elles faisaient. Lorsque les flammes commencèrent à leur lécher pieds et cheveux, elles restèrent calmes, car elles n'avaient plus rien de charnel, elles étaient séparées de leur corps. Vivantes, mais mortes dans leur corps, incinérées.

Trois quarts d'heure plus tard, lorsque les gardes ouvrirent les portes pour constater le décès des condamnées, un vent s'éleva soudainement, si fort que toutes les cendres du bûcher s'en trouvèrent chassées à l'extérieur. Parmi ceux qui en furent témoins, sur la grand-place, certains se couvrirent le bas du visage pour empêcher que les cendres de ces femmes maudites par l'Église ne leur entrassent par le nez ou par la bouche, tandis que d'autres au contraire, plus près du bûcher, les inhalèrent délibérément, comme s'ils désiraient ainsi absorber tout l'événement.

Année 2025.

Szajbel se réveilla en s'étouffant, luttant contre la fumée, crachant de la cendre. Ce n'était qu'une impression, pourtant elle s'enfonça un doigt dans la gorge pour vérifier que de la suie n'en tapissait pas les parois. Elle conserverait toute la journée ce mauvais goût en bouche, une fumée âcre dans les

narines. Et avec ça une odeur de brûlé. Une odeur de chair humaine calcinée...

En plus de ces sensations, elle sentit soudainement que ses pieds recommençaient à la brûler. Elle ne supportait plus ces rêves qui la faisaient flamber de l'intérieur comme une torche. Qui la laissaient aux prises avec un feu inextinguible. Aucune dispute, aucun scandale, pas plus à la maison qu'au travail, ne saurait en venir à bout. Même la Poste n'y parviendrait pas, où elle n'irait que pour faire son petit numéro, c'est-à-dire passer un savon pour expier ce qui était arrivé à d'autres dans son rêve. Elle anéantirait la nana du guichet avec son chemisier en polyester. Une foutue souris insignifiante tapie derrière son bureau dans l'espoir de se fondre avec toutes ces autres souris parfaitement identiques – mais elle n'y parviendrait pas. Szajbel imaginait avec une satisfaction sauvage sa virée à la Poste, scène après scène. Avec qui entamerait-elle la danse ? Qui valserait avec elle aujourd'hui ? La demoiselle du guichet craquerait-elle de nouveau, se décomposerait-elle encore ? Appellerait-elle à la rescousse la directrice du bureau ? Pourvu que oui ! Szajbel aurait peut-être alors une chance de décharger cette fureur qui grondait en elle, la directrice était celle qui lui tapait le plus sur les nerfs. Avec sa docilité. Sa dignité. Ses hochements de tête et ses excuses. Avec – comme disent les hommes – sa soumission.

C'est ce que Szajbel exérait le plus. Ce qui lui faisait perdre ses moyens. Plus la directrice se

montrerait soumise devant elle, et plus elle-même se déchaînerait. Quelqu'un de la file d'attente s'immiscerait alors dans la discussion – Szajbel en connaissait le scénario par cœur, elle le pratiquait depuis des années. Lui aussi se déchaînerait. Il sortirait en claquant la porte et en criant à gorge déployée : « C'est le vingt et unième siècle ! Vous pouvez vous les fourrer dans le cul, vos avis de passage du dix-neuvième ! »

Alors, elle se sentirait soulagée. Du moins pour un temps. Heureusement, Bartek était à la maison. Il lui restait quelqu'un à emmerder. Quand il lui demanderait de le laver, elle le ferait sans piper mot, comme d'habitude, en ravalant sa colère, elle ne pouvait tout de même pas cogner un infirme, mais après, elle se saisirait enfin d'un couteau ou d'une fourchette, ou même d'un crayon à la mine bien taillée. Et c'est seulement lorsque son sang coulerait qu'elle se sentirait mieux.

La fureur qui grondait en elle après ce genre de rêve était rouge sang. C'était une gigantesque boule de feu qui dévalait une pente en prenant une vitesse invraisemblable. Une boule vorace qui engloutissait toute délicatesse, toute tendresse.

« Ah, la PDG doit avoir ses règles. »

Szajbel entendrait ces commentaires. Si elle avait pu, elle en aurait aussitôt licencié les auteurs. Mais elle s'en tirerait autrement. Après tout, c'était elle qui distribuait les cartes, là-bas. Elle avait toujours senti qu'il suffirait d'approcher une allumette et qu'elle s'embraserait si fort que les montagnes

brûleraient, les forêts brûleraient. Et tous ceux qu'elle rencontrerait sur sa route brûleraient aussi.

D'ailleurs, elle adorait ce moment. Et si les autres en bavaient... Tant pis. Elle aussi elle en bavait avec les autres. Il n'y avait que lorsque ce feu l'incendiait des pieds à la tête qu'elle ne se sentait pas seule. Comme si ce feu-fureur l'unissait à celles qui avaient brûlé dans le four.

## Du pied-de-poule, de l'oligurie et des différents types de jardinage d'agrément

Tu ne te retrouves pas à la tête d'un grand groupe pétrolier NATIONAL en ayant entre les jambes un petit animal duveteux : un raton laveur, un castor, une belette ou une chouette. Tu ne te retrouves pas non plus à la tête d'un grand groupe pétrolier national en ayant entre les jambes une chatte, un vagin, un *vadjaina* atavique, ni même un fourreau aussi étendu que les steppes d'Ukraine.

Pour prendre les rênes – répétons-le une fois encore – du « grand groupe pétrolier national » dont le logo est un oiseau – et pas n'importe lequel, un oiseau appartenant à l'espèce la plus respectée par les empereurs romains, par Charlemagne, par le Saint-Empire romain germanique, puis par la dynastie des Habsbourg et enfin par l'Allemagne contemporaine, la Russie, les États-Unis et... la Pologne – tu dois avoir un aigle entre les cuisses. De préférence de couleur blanche, car dans ce pays où le logo du groupe pétrolier national et celui de la nation concordent, un petit oiseau noir dans le slip ne laisse augurer rien de bon, et sûrement pas un grand avenir. Pour les représentants de la nation polonaise, les propriétaires d'oiseaux noirs, pourtant si désirés par les femmes sous toutes les latitudes, ne sont que le chaînon manquant de la théorie de Darwin, qui n'emballé déjà pas les foules

en Pologne. Rien de tel qu'un oiseau blanc bien campé dans un slip, un boxer ou un caleçon – voilà, dans tous les segments du marché polonais, la carte d'identité du pouvoir.

Mais revenons plutôt *ad vaginam*. Dans la course qui les oppose à la volaille prédatrice des hommes, les doux petits animaux à fourrure qui représentent l'espèce des femmes sont généralement battus à plate couture. La volaille *corporate* nichée dans les slips, boxers ou caleçons est protégée de l'extérieur par une couche supplémentaire, celle des pantalons à pinces des costumes qui peuvent – et surtout ceux des plus riches Polonais des cités-jardins situées aux alentours de la capitale, Podkowa Leśna en tête – coûter autant qu'une voiture d'occasion de gamme intermédiaire, ou égaler la dépense annuelle de vingt familles en République démocratique du Congo. Observons les étoffes dans lesquelles on a coupé ces costumes, leurs *kissing buttons* – ces boutons qui s'embrassent pour en fermer les manches –, l'attribut secret des rupins. Le pied-de-poule ou les rayures, par exemple, motifs de choix de l'establishment et des élites intellectuelles des cités-jardins, ces endroits volés à la nature par les riches pour les riches, pour qu'ils n'aient pas, contrairement aux pauvres, à respirer les émanations de la révolution industrielle. Des endroits où l'on a abattu la forêt pour y dessiner des villes vouées à être peuplées de privilégiés, loin des Trous du cul du monde et des Pétaouchnock où vivent les putes, les pervers, les voleurs et les malades mentaux.



Le pied-de-poule de la plèbe, celle de Pétaouchnock, n'est pas du vrai pied-de-poule. La différence saute aux yeux : sur les épaules et au niveau des coutures, les motifs ne coïncident jamais, les lignes ne se rejoignent pas comme sur le pied-de-poule d'élite, et, au lieu d'inspirer à celui qui le porte la sensation distinguée de calme et de joie que procure l'harmonie d'un motif, le faux pied-de-poule ne provoque que désillusion, chaos et hostilité. Porter du vrai pied-de-poule ne sied qu'aux habitants des cités-jardins.

Il en va de même pour les rayures. À Pétaouchnock, on voit dès le premier coup d'œil qu'un vêtement a été taillé dans une seule pièce de tissu. Dans le monde des élites, le grand *business* (avec le groupe pétrolier national en tête), mais aussi dans ce qu'on appelle « l'intelli-guien-tsia », on prévoit en moyenne cinq mètres de tissu supplémentaires pour un seul costume. Pour que les rayures puissent coïncider. Pour que, grâce à ces lignes qui se rejoignent, celui qui porte le costume se sente satisfait, en sécurité. Comme si le contact de ces rayures, méridiens et parallèles de gabardine, garantissait la circulation d'un flux d'énergie occulte qui permettait de maintenir le monde sur ses rails et dans un ordre relatif.

L'intelli-guien-tsia mentionnée plus haut (à ne pas confondre avec l'intelli-gen-tsia ordinaire), qui habite à Podkowa Leśna – crème de la crème des cités-jardins en Pologne –, peut se vanter, outre ses tenues parfaitement coupées (et cela vaut aussi pour les survêtements, chers et estampillés), d'un

statut démographique prodigieux, d'une concentration inédite de célébrités du monde de la culture et de l'art au mètre carré ! Un Club des intellectuels catholiques y organise la vie culturelle. Des paons déambulent dans le jardin de l'église, et des messes rock y ont été organisées par le passé.

« Mesdames et messieurs, imaginez donc ! Votre voisine de gauche est une écrivaine à succès, votre voisin de droite, le metteur en scène le plus illustre de Pologne, et si jamais vous lavez la vaisselle, vous pouvez apercevoir par la fenêtre de votre cuisine une star du cinéma en train de faire son jogging en compagnie d'un politicien qui a quitté femme et enfants pour elle. N'est-ce pas merveilleux ? » Rien d'étonnant à ce que Podkowa Leśna, dont on faisait ainsi la publicité dans de nombreux congrès, ou au cours de simples conversations mondaines, suscitât de plus en plus d'antagonismes.

Cette même ville, hormis sa meute de catholiques, d'artistes et de businessmen, pouvait aussi se vanter de posséder le plus d'ouvrages (souvent poussiéreux) hérités de bibliothèques ancestrales et le plus de tableaux au centimètre carré de mur ! Des tableaux transmis par des grands-pères et des arrière-grands-pères, tous, précisons-le, de véritables et homogènes Polonais, sans une goutte de sang étranger ! Des grands-pères et des arrière-grands-pères patriotes. Notons que les tableaux en question représentent souvent des chevaux. Des chevaux qui s'abreuvent à une source, des chevaux sur un champ de bataille, des chevaux léchant le visage

d'un insurgé, des chevaux au marché, des chevaux devant le coucher du soleil, des chevaux sur fond d'autres chevaux, comme si le pays, et derrière lui la nation, reposait sur les chevaux – et était très à cheval là-dessus. Heureusement, l'animal laissait de temps en temps place à une femme explorée qui voyait son mari partir à la guerre tel un cheval à l'abattoir. Pour y lutter à cheval et donner sa vie pour l'aigle. Voilà l'histoire. Une intelli-guien-tsia à l'image de ses reproductions accrochées aux murs. Dans le cas des élites d'affaires, le goût pour les récits historiques de famille, dont les coursiers à la Kossak et les Mères-polonaises à la Grottger constituaient l'indispensable, était remplacé par celui du mobilier moderniste. Des chaises modernistes, des villas modernistes, des jardins modernistes, et même des toilettes de style moderniste.

Souffrant d'oligurie, de sécheresse vaginale et de trouble bipolaire, Anna Szajbel habitait avec son mari infirme à Podkowa Leśna depuis six ans, depuis qu'elle avait pris la tête du grand groupe pétrolier national. Les premières années, elle avait vécu l'âme déchirée entre les portraits d'ancêtres (pas les siens, qui étaient tous issus de Mszczonów, mais bien plutôt des ancêtres d'emprunt achetés à Desa Home) et le modernisme dont les meubles étaient imprégnés. Mais après être entrée en fonction à la présidence du groupe, elle avait finalement tranché pour le design et relégué les aïeux qui n'étaient pas les siens et leurs bibelots (Desa Home, eux aussi) au grenier, les y avait enfermés

à clé, recouverts d'une courtepointe centenaire de Kurpie prétendument léguée par un ascendant, elle aussi. Au lieu d'exploiter cette identité ancestrale (Desa Home), elle avait donc tout misé sur le mythe polonais de la classe moyenne, feint d'être cette personne moderne affranchie du contexte historique, toute tournée – du moins en matière de design – sur l'« ici et maintenant ».

Dans sa vie, peu de choses la préoccupaient, elle était *successful*, comme on dit. Le problème, c'était son mari, paralysé de la taille aux pieds, et ses parents, qui venaient deux fois l'an – à Pâques et à Noël – depuis Mszczonów, une ville voisine et si lointaine pourtant, intellectuellement et culturellement parlant. Le simple fait de prononcer ce nom déclenchait des associations d'idées dont il était difficile d'échapper, alors en provenir ! Ses parents portaient des tenues peu modernes : sa mère, un tailleur pied-de-poule (sans lignes qui coïncident ni boutons qui s'embrassent) ; son père, un survêtement de seconde main estampillé d'un puma sur la cuisse et à ce point usé qu'il semblait effectivement à peine arraché de la gorge d'un puma. La seule chose qui les liait à Podkowa, c'était l'église, car on y priait et on y chantait les mêmes cantiques langoureux qu'à Mszczonów.

Szajbel leur demandait toujours d'arriver tard le soir. Elle voulait ainsi éviter qu'ils ne croisent ses voisins curieux, inaccoutumés à de telles extravagances vestimentaires. Pourtant, ensuite elle s'en voulait, se reprochait la superficialité qu'avaient

gravée en elle la cité-jardin et le grand groupe pétrolier national. En cachant ses parents à la vue de ses voisins, elle protégeait d'un côté son « image », quand de l'autre elle se vengeait du fait que, malgré la somme rondelette qu'elle leur envoyait tous les mois, ils n'étaient pas capables de s'habiller comme il fallait et de ressembler à quelque chose. Par conséquent, au lieu de visiter avec elle la capitale – où elle se rendait chaque jour en empruntant le tunnel aérien payant construit pour les plus riches, pour qu'ils n'aient pas à respirer l'oxyde d'azote, le soufre et le smog – ou même Podkowa, perle de Mazovie, ils demeuraient tapis, erraient telles des ombres dans la maison qu'elle avait heureusement, dès qu'elle avait pris la tête du grand groupe pétrolier national, fait clôturer de hauts murs. Lorsque ses parents lui demandaient de les emmener au travail ou de simplement prendre un train de banlieue, Szajbel s'énervait :

– Mais maman, à quoi bon aller à Varsovie ?! L'atmosphère y est irrespirable ! Ici, à Podkowa, nous avons l'air le plus pur de Pologne. Ici, tu respirez de l'iode. Et plus encore qu'au bord de la Baltique. Notre iode est produit à destination unique des habitants de Podkowa Leśna par un ioniseur d'air de la taille d'un terrain de sport et il est filtré par des moraines de Finlande.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries, chérie ? – son père avait interféré comme il le faisait toujours dans ses grands discours. On ne trouve de l'iode qu'en bord de mer.